

Culture cistercienne*

Si l'emploi du mot « culture » est devenu habituel, presque banal, avec ses dérivés – inculturation, acculturation, etc. –, et ses utilisations dans des expressions typiques – dialogue des cultures, choc des cultures –, il semble en revanche que l'expression « culture cistercienne » soit d'un usage plutôt récent et restreint¹. En dévoiler et dérouler la signification pourra permettre à tous ceux qu'intéresse aujourd'hui le « phénomène cistercien », en particulier les laïcs, de comprendre en quoi et comment cette culture peut les toucher eux aussi, et non seulement les moines et les moniales, dans leur existence concrète.

A – La culture

Le mot « culture » désigne plusieurs réalités, qui, évidemment, ne sont pas sans lien entre elles. L'étymologie donne déjà d'en repérer les principaux sens ; une analyse plus fine permettra ensuite de distinguer les emplois du mot touchant le caractère « non uniquement

* Cette étude a été réalisée dans le cadre de l'Association pour le Rayonnement de la Culture Cistercienne (ARCCIS ; siège social : Abbaye de Cîteaux – 21700 SAINT NICOLAS LES CÎTEAUX). « Cette association a pour but de faire connaître le plus largement possible la culture cistercienne sous toutes ses formes, de la défendre éventuellement contre des interprétations erronées ou tendancieuses, et de favoriser la pratique de la spiritualité cistercienne. Pour cela, elle utilise les moyens qui lui paraissent les plus appropriés (Statuts, art. 3). » Pour des informations complémentaires, voir le site : www.arccis.org.

¹ Selon une première approche dans le cadre de l'Ordre cistercien de la stricte observance, le mot *culture* ne semble utilisé que pour désigner une réalité extérieure à la vie cistercienne ; celle-ci doit en tenir compte, s'adapter, etc., mais on ne dit jamais que la vie cistercienne elle-même est génératrice et porteuse de culture, sauf une fois dans un texte de M. Martha DRISCOLL de juillet 1999, « Égalités nouvelles : moines/moniales, moines/prêtres » : « On apprend ensemble, à partir des mêmes sources [il est question de formation dans les communautés]. Les cours ou les chapitres ne sont pas des activités purement intellectuelles, mais plutôt des lieux de réflexion, de prière et d'échange, qui conduisent à l'intégration de nouvelles idées et conceptions dans notre vie communautaire. Une culture est en train de se développer, qui accroît notre capacité à approfondir et élargir notre vision commune. » (<http://www.ocso.org/HTM/martha-conf-fra.htm>).

matériel » de l'être humain ; et enfin sera mentionné un sens tout à fait dérivé², qui d'ailleurs ne nous intéresse pas directement pour cette étude.

En latin, le supin³ *cultum* (de *coleo*, cultiver, vénérer) a donné trois substantifs : *cultio* : rien n'en est dérivé en français ; *cultura*, qui signifie l'action de cultiver la terre, et, au figuré, l'action d'éduquer l'esprit, de vénérer ; *cultus*, qui a un sens moral, ou s'emploie dans un contexte religieux.

Le mot « culture », qui dérive de *cultura*, désigne donc le fruit de l'intervention de l'homme, dans différents domaines :

- il a d'abord un lien avec la terre : « champ labouré, terre cultivée et ensemencée » (vers 1150) ; c'est avec le même sens que l'on parle de « l'action de faire croître certains micro-organismes en milieu approprié » ;
- puis, au XVI^e siècle, il désigne le « développement des facultés intellectuelles par des exercices appropriés » (1549) ;
- enfin, au XX^e siècle, sous l'influence de l'utilisation du mot en anglais et en allemand, il en vient à désigner l'« ensemble des formes acquises de comportement dans les sociétés humaines » (v. 1923, M. Mauss).

Plusieurs significations du mot « culture » sont liées au caractère « non uniquement matériel » de l'être humain⁴. On peut envisager l'homme comme espèce (biologique, non animale), comme société (« les êtres humains » envisagés comme groupes, auteurs de pratiques collectives, informées par des rapports sociaux objectifs, c'est-à-dire indépendants des individus qui les mettent en acte) et enfin comme individu, lequel est d'ailleurs loin d'être un. À partir de là, le terme « culture » peut revêtir quatre acceptions principales, de la plus générale à la plus restreinte, de l'extension la plus large à l'utilisation la plus réduite.

² Pour cette étude, ont été consultées les sources suivantes : Jean-Marie HEINRICH, « Signification de la culture », Parole sans frontière©2003, 5 rue Grandidier, 67000 Strasbourg (trouvé sur Internet) ; Art. « Culture » dans le *Dictionnaire historique de la langue française*, sous la direction de Alain REY, Paris, Le Robert, 1992, p. 542-543 ; Art. « Culture » dans *Encyclopaedia universalis*, vol. 5, 1968, p. 225-228.

³ Le supin, temps primitif en latin, est à la base des participes parfaits et futurs. Dans sa forme en *-um*, il fonctionne comme complément de verbe de mouvement, pour signifier précisément le but ou le mouvement.

⁴ En parlant du caractère « non matériel » de l'être humain, nous ne voulons pas nier sa dimension matérielle, mais nous considérons le fait qu'il la dépasse. Le développement de ce point doit beaucoup à l'article, parfois repris mot à mot, de Jean-Marie HEINRICH, « Signification de la culture », *op. cit.*

Sens ethnographique : nature-culture

Dans un premier sens, très général, culture signifie tout ce qui, chez un être humain, ne lui est pas donné par sa naissance (selon le sens étymologique de nature). La culture est ainsi comme la forme spécifique reflétant une vie sociale humaine et une insertion de cette espèce dans la nature. En termes plus simples, on pourrait dire que la culture, c'est tout ce qui n'est pas reçu directement par un être humain de par sa naissance, biologiquement.

Sens sociétal (c'est-à-dire caractérisant une société donnée)

Le mot « culture » est employé souvent dans un sens plus restreint que le précédent. Il rend compte alors des différences entre les peuples, les sociétés, les ethnies, les groupes sociaux à l'intérieur de structures communes, structure économique ou politique en particulier mais pas uniquement. La culture conçue dans ce sens se compose de deux groupes d'éléments en interaction : *la culture du quotidien*, c'est-à-dire un mode de vie particulier, qui se définit par les mœurs, les mentalités, les coutumes, les normes ; et *les systèmes de symboles* qui donnent un sens à ce mode de vie et expriment l'image que la société se fait d'elle-même, image dans laquelle chaque membre se reconnaît plus ou moins⁵. La culture désigne alors ce qui unit un groupe de personnes, une *société* : nation, peuple, adhérents à une religion, etc. C'est dans ce sens que l'on parle de choc des cultures, inculturation, interculturalité, etc.

Sens spirituel

La *culture* désigne alors les élaborations spirituelles dans lesquelles se reconnaissent des groupes humains même si, ou parce qu'elles sont en partie des créations d'individualités, comme les œuvres artistiques, les croyances religieuses, les constructions scientifiques, les discours philosophiques. Ces formes culturelles se constituent et se conservent (c'est-à-dire s'autonomisent – plus ou moins – dans le temps, comme tradition et comme œuvres) dans les sociétés historiques, dans toutes ou partie d'entre elles seulement, pour certaines de ces formes, comme, par exemple : les religions, les arts, les philosophies, les littératures, les sciences. Le fait de la culture indique que des sociétés données accordent une certaine valeur à des œuvres symboliques que certains agents « créent » et que

⁵ Dans la société actuelle, on peut distinguer trois grands facteurs de production symbolique : le langage, les mass media, la publicité.

d'autres « goûtent » ou rejettent⁶. Il s'agit alors de tout ce qui est produit par l'esprit et qui est reconnu comme tel⁷.

Ce sens est plus étroit que le précédent, puisqu'il ne tient pas compte directement des habitudes de vie, des activités de production, etc.

Sens populaire

Il faut enfin signaler l'expression : « Cette personne fait montre d'une grande culture », ou bien : « C'est quelqu'un de cultivé. » La *culture* désigne alors une grande formation, une connaissance approfondie des arts, de la littérature, en un mot de tout ce qui est désigné dans le sens précédent mais du point de vue de la connaissance qu'en a une personne. Il s'agit ici de la culture d'une personne. On parle aussi dans ce cas de sa *culture générale*.

Sens dérivé

Depuis 1808, on parle de *culture physique* ; les termes *culturisme* et *culturiste* désignent une « forme de développement de la musculature, donnant lieu à une esthétique du corps très artificielle et à des concours ». Ce sens touche le corps en tant que matière à transformer. Il ne nous intéresse pas directement dans notre propos.

La signification du mot « culture » est donc loin d'être étroite et, moins encore, univoque⁸. Lié le plus souvent à ce qui est le propre de l'homme, à savoir l'*esprit*, le mot revêt deux sens principaux :

- la culture *modus vivendi* (cf. sens *sociétal*) : c'est la forme que prend la vie d'une société donnée, avec tous les symboles qui s'y rapportent ;
- la culture *ars irradiandi* (cf. sens *spirituel*) : une société montre (*irradie*) ce qu'elle est par des productions de ses membres, dans lesquelles l'ensemble d'entre eux se reconnaît.

⁶ Art. « Culture », *Encyclopaedia Universalis*, vol. 5, 1968, p. 225.

⁷ C'est le sens des pages « Culture » de la plupart des quotidiens. La plupart des pays bénéficient des services d'un ministère de la Culture (ou l'équivalent), qui peut toucher, entre autres, les domaines suivants : architecture, archives, cinéma, langue, littérature, musées, musique, danse, théâtre. Au Vatican, c'est le Conseil pontifical pour la Culture.

⁸ Nous n'évoquerons pas, dans le cadre limité de cette étude, le fait des sous-cultures. Chaque culture, en effet, peut souvent se subdiviser en plusieurs sous-cultures, chacune représentant un aspect particulier ou spécifique de la culture générale.

Pour qualifier ces deux significations, nous utiliserons dans la suite de cet exposé, faute de mieux et pour plus de clarté, les expressions *modus vivendi* et *ars irradiandi*⁹.

B – La culture cistercienne

Essayons maintenant de préciser ce que recouvre exactement l'expression « culture cistercienne ».

Culture ars irradiandi

Il n'est pas très difficile de deviner où elle peut se situer. En effet, si *l'ars irradiandi* désigne bien tout ce qui est produit par l'esprit de certaines personnes et intégré par l'ensemble de ceux qui appartiennent à un groupe, elle s'applique manifestement au groupe des cisterciens dans son ensemble. Elle comporte une part importante de patrimoine (c'est-à-dire ce que nous recevons des *pères*, selon l'étymologie du mot *patrimoine* : littérature, spiritualité, architecture, arts, etc.), mais ne s'y limite pas. La culture cistercienne dépasse la notion de patrimoine, tout en l'englobant¹⁰. En effet, alors que celui-ci est essentiellement un « objet transmis », la culture est ce qui le rend vivant aujourd'hui, qui le respecte, mais aussi qui l'adapte, le transforme, l'enrichit, le complète, en fonction de la vie de la famille cistercienne. La culture d'aujourd'hui pourra ainsi devenir le patrimoine de demain, vivifié à son tour dans une culture renouvelée.

Culture modus vivendi

Mais assimiler la culture cistercienne uniquement à une culture *ars irradiandi*, est-ce suffisant ? En effet, dès le *Petit Exorde*, les cisterciens se distinguent des autres moines par un lieu, un habitat, une manière de se nourrir, de se vêtir, de vivre la liturgie, ce qui n'a rien

⁹ Ces appellations, inédites, ne sont en rien définitives et peuvent être critiquées. L'expression « *modus vivendi* » (mode de vie) veut exprimer tout ce qui, dans la vie d'une personne ou d'un groupe, permet d'affirmer que cette personne ou ce groupe font partie de telle culture. Dans l'expression « *ars irradiandi* » (*art du rayonnement*, ou plus simplement, *rayonnement*), le mot latin, *ars* (mot féminin), désigne souvent une habileté acquise par l'étude ou la pratique, une connaissance technique (cf. A. ERNOULT et A. MEILLET, *Dictionnaire étymologique de la langue latine*, Paris, Klincksieck, 1932, p. 72). Selon le *Dictionnaire étymologique de la langue française*, *op. cit.*, p. 118, il signifie « façon d'être » et « façon d'agir ». Au XVI^e siècle, on emploie le mot *art*, en opposition à *nature*, pour signifier tout ce qui est produit par l'homme, tout ce qui sera désigné plus tard par le mot *culture*. C'est dans ce sens général que nous l'employons ici. Quant à « *irradiandi* », de « *irradiare* », il signifie dans ce contexte, d'une manière très générale, l'action de rayonner.

¹⁰ Quoi qu'il en soit du ou des sens possibles du mot « patrimoine », il est de fait le plus souvent lié, dans le langage courant, à l'architecture.

à voir avec une *ars irradiandi*, mais bien avec un *modus vivendi*. Il semble donc que, lorsque l'on parle de *culture cistercienne*, il faille y inclure aussi le *modus vivendi* cistercien. Ce *modus vivendi* est bien spécifique, et d'ailleurs, les cisterciens d'hier et d'aujourd'hui sont soucieux de sa transmission, autant sinon plus que de la transmission de leur patrimoine.

Une source commune : la spiritualité cistercienne

La culture cistercienne tiendrait donc à la fois du *modus vivendi* et de l'*ars irradiandi*, sans pouvoir être réduite à l'un de ces pôles à l'exclusion de l'autre. On peut d'ailleurs se demander si le fait d'unir ainsi les deux sens du mot « culture » si étroitement (par exemple, simplicité dans le vêtement et simplicité dans l'architecture ou le chant) ne serait pas une spécificité cistercienne. En effet, si ces deux pôles sont unis, c'est qu'ils prennent naissance dans une unique source, qui est la spiritualité cistercienne, c'est-à-dire une manière spécifique de vivre la relation à Dieu. Cette spiritualité, certes, s'incarne dans la vie concrète (*modus vivendi*), sinon elle n'existerait pas, mais elle ne s'y limite pas : certains cisterciens, dans leur démarche spirituelle elle-même, sont poussés à créer des œuvres qui donnent *corps* et visibilité au charisme vécu par tous (*ars irradiandi*). Cette culture *ars irradiandi* franchit alors les limites du monde cistercien et le fait reconnaître pour ce qu'il est, tandis qu'à l'intérieur des communautés et pour chacun de leurs membres, le *modus vivendi* quotidien façonne les êtres pour en faire des moines, des moniales, *culturellement* cisterciens.

Le fait que cette spiritualité est le fondement du *modus vivendi* et de l'*ars irradiandi* s'enracine dans une vision de l'homme abondamment développée par les premiers Pères au XII^e siècle. Créé à l'image de Dieu, l'homme, par le péché, a perdu la ressemblance avec son créateur, mais non point l'image elle-même, et il va tout faire pour la retrouver, belle et rayonnante comme à l'origine. Cette image, c'est le Christ, le Fils de Dieu lui-même, lui qui transmet à celui qui le cherche son Esprit afin qu'il retrouve le chemin de la Jérusalem d'en haut¹¹. Voilà de quoi inspirer toute forme d'art ou vivifier toute une existence dans un cloître.

Une double hypothèse

Nous venons de montrer le lien très fort dans la culture cistercienne entre le *modus vivendi* et l'*ars irradiandi*. Que se serait-il

¹¹ Voir, entre autres, les études fondamentales d'Étienne Gilson ou de Jean Leclercq.

passé si l'un des deux pôles avait manqué ? Risquons une double hypothèse. Sans le *modus vivendi*, la culture cistercienne, réduite à l'*ars irradiandi*, ne se serait-elle pas limitée à n'être qu'un patrimoine, fort riche au demeurant, mais figé dans un état sans évolution, comme un patrimoine mort, qui n'est plus porté par des représentants ? On peut évoquer ces grandes civilisations disparues aujourd'hui en Europe ou en Amérique latine, au Moyen-Orient ou en Asie.

Mais on peut également risquer l'hypothèse inverse : une culture réduite au seul *modus vivendi* peut-elle transmettre quelque chose ? Sans communication avec les autres cultures, elle risque de se scléroser, comme un corps qui refuserait de grandir pour ne pas avoir à se transformer. Ne serait-ce pas pour cette raison, parce que leur *ars irradiandi* était trop réduite, que certains ordres monastiques ont eu peu de rayonnement sur la société, ou même se sont éteints ? Peut-être aurait-on là un éclairage sur une situation paradoxale : pourquoi un tel rayonnement de la culture cistercienne depuis neuf siècles, alors que d'autres ordres monastiques ont été ou sont encore beaucoup plus importants en personnes et en nombre de monastères ? La réponse n'est pas simple, la culture peut être une clef pour comprendre mieux ce phénomène.

On peut conclure que dans son passé et son présent, dans son agir, sa réflexion, sa manière d'être au monde et de se transmettre, la vie des cisterciens est caractérisée par leur culture. Elle unit ce qui fait le plus concret d'une vie humaine, la simplicité d'un habit par exemple, avec ce qu'une œuvre artistique a de plus élaboré (architecture, composition littéraire, enluminures, etc.). Et la culture d'aujourd'hui, fruit de siècles d'évolutions et de transformations, engage, prépare, conditionne ce que sera la vie de demain dans les communautés monastiques ou les groupes de laïcs, qui forment, à eux tous, la famille cistercienne.

C – Interaction des cultures

La culture d'une personne ou d'un groupe n'est pas unitaire ; elle est au contraire comme la synthèse ou le résultat d'un ensemble de cultures diverses : culture cistercienne, puisque c'est le point qui nous occupe, mais aussi culture d'un pays ou d'une époque, marquée par une formation, des expériences, sans parler de la dimension chrétienne qui s'exprime par ses monuments et une littérature, à commencer par la Bible, mais aussi par une manière de vivre, des rites, un calendrier, etc. Chacun alors se trouve être le creuset d'une étonnante alchimie, qui fait de lui un être unique, et, au moins en devenir, un être unifié.

Chaque élément culturel en lui s'adapte aux autres de telle manière que le tout soit, sinon parfaitement cohérent, du moins suffisamment équilibré pour que la vie d'une personne humaine soit possible.

Ainsi en chacun, et aussi en tout groupe homogène quant à ses composantes culturelles, l'élément cistercien côtoie, se frotte, réagit aux autres appartenances culturelles, pour les conforter ou les affronter, les rejeter ou les assimiler.

Essayons de mettre en tableau – incomplet, simplificateur, mais tout de même évocateur – comment des traits marquants de la culture cistercienne pourraient entrer en « dialogue » avec des aspects typiques de l'homme contemporain, occidental surtout, aspects qui relèvent, d'une façon ou d'une autre, de sa culture.

culture cistercienne	l'homme contemporain
une certaine conception globale de l'homme (créé à l'image de Dieu – image déformée par le péché et reformée par le Christ).	quel sens pour l'homme s'il ne croit plus en Dieu, et particulièrement dans le Dieu de Jésus Christ ?
place d'un modèle, d'un guide : le Christ, Verbe incarné ; l'abbé tient sa place dans le monastère.	rôle de ceux qu'on appelle coach, guru, mentor ou leader.
vie commune, « image » de la vie trinitaire de Dieu.	vie en société (quartier, pays, nation) : quel « idéal » proposer ?
vérité : authenticité, cohérence entre le faire et le dire.	contre la duplicité, l'hypocrisie, une certaine publicité, un certain marketing.
pauvreté, austérité.	relations entre riches et pauvres (personnes, classes sociales, pays).
travail rémunérateur ; insertion dans une économie donnée.	travail dans la société ; rôle de l'économie.
équilibre de vie : prière, <i>lectio</i> , travail.	équilibre entre travail, loisirs, vie de famille, engagements, etc.
communautés autonomes et en relation entre elles (filiation, chapitre général ...).	relations entre les nations et, dans une nation, entre les milieux sociaux, économiques, politiques...
distance par rapport à l'extérieur (monde) pour vivre une communion qui fasse grandir.	un certain retrait du monde, des activités, peut-il avoir du sens ?
belles œuvres (architecture, écrits...).	le « beau » sous toutes ses formes peut constituer un lieu de dialogue entre des cultures différentes.

La culture cistercienne n'est donc pas hétérogène à un type de culture courante aujourd'hui, telle qu'elle vient d'être évoquée, mais les ponts existent déjà et d'autres peuvent être développés ou créés.

D – Faire rayonner la culture cistercienne

Cette culture, portée aujourd'hui par toute la famille cistercienne, s'est concrétisée, au cours de l'histoire, de multiples manières : dans des écrits, des œuvres artistiques (architecture, peinture, enluminures, musique, etc.), des institutions (*Charte de Charité*, chapitre général,...), mais elle s'est aussi perpétuée dans un *modus vivendi*, porteur, avec l'*ars irradiandi*, du charisme cistercien. En relation d'influence réciproque avec les autres cultures, elle peut transmettre à ceux du dehors, ceux qui ne sont pas touchés par la vie cistercienne, ni même par la foi chrétienne, les valeurs de cette tradition : valeurs d'humanité, valeurs universelles, toujours fondées sur la révélation chrétienne, mais non liées à la forme de vie monastique comme le montre depuis quelques décennies l'efflorescence des groupes de laïcs cisterciens. Dans l'Église, un charisme n'est pas confié par l'Esprit seulement pour la sanctification des personnes qui en vivent directement, mais aussi pour toutes les autres, pour l'humanité entière. La culture cistercienne, qui prend sa source au charisme des fondateurs, lui-même s'enracinant dans la Règle de saint Benoît, forte de son déploiement dans le temps et dans l'espace, a tout à gagner à être diffusée largement ; loin de se diluer, elle ne pourra que dévoiler au contraire toute l'étendue de ses potentialités, consolider ses lignes de force, et montrer à tous qu'à partir de la fidélité d'un petit groupe d'hommes en Bourgogne en 1098, relayée de siècles en siècles par d'innombrables communautés d'hommes et de femmes, l'Esprit Saint continue son œuvre dans l'Église, et, par l'Église, pour le monde.

Le 8 juillet 2008, en la fête du Bienheureux Eugène III,

Abbazia delle Tre Fontane
Via Acque Salvie, 1
I-00142 ROMA

Gérard JOYAU, ocsso